

II CINÉMA À L'AFFICHE

LE TEMPS DES GRÂCES DE DOMINIQUE MARCHAIS 2h03

Dans la *Terre vue du ciel*, le survol écolo de Yann Arthus-Bertrand, le problème c'est le ciel. Dans *le Temps des grâces*, la question de la terre a une consistance qui nous frappe et nous retient parce qu'elle est vue, saisie et retournée à hauteur d'homme. C'est un documentaire sur l'état des lieux de l'agriculture en France aujourd'hui, et sur la façon, pourrait-on résumer, dont l'humanité est passée de la paysannerie à l'agronomie. La plus belle force de ce film, le premier long métrage de Dominique Marchais, n'est pas dans la pédagogie technique et politique, pourtant très fine, par laquelle il nous éduque, mais dans sa manière d'être lui-même un film à la fois paysan et agronome, dont la recherche oscille entre culture et science, sensible à l'humus et à la littérature aussi bien que factuel et pragmatique.

STÉRILITÉ. Il faut absolument insister sur le fait que si ce film croise le sillon visité par d'autres documentaires récents, depuis le *Mondovino* de Jonathan Nossiter (avec la même rigueur documentaire) jusqu'aux splendides *Profilis paysans* de Raymond Depardon (mais en étant moins photogra-

phe volontiers truqueur), il décolle aussi vers tout autre chose. La géographie est peut-être ce à quoi l'œil de Dominique Marchais est le mieux conformé. Il n'a pas besoin de tracer une carte de son périple pour faire surgir un tableau choisi de la France agraire dans ses sites : en Champagne, Bourgogne, Corrèze ou Beauce, le film cadre le pays en paysages, en topographies. Nous y rencontrons toute une petite foule d'agronomes, écrivains, économistes, spécialistes divers et agriculteurs. Chacun est saisi

Aucun pittoresque ne détériore le regard : le cinéaste préfère le registre de la clarté sèche et filme ses intervenants en sujets pensants.

dans son biotope, celui d'une nature humanisée le plus souvent, mais aussi bien le paysage d'une bibliothèque quand c'est l'écrivain Pierre Bergounioux qui s'exprime. Par ailleurs, aucun pittoresque ne détériore le regard porté sur les figures convoquées : le cinéaste préfère le registre de la clarté sèche et filme ses intervenants en sujets pensants, même lorsqu'il s'agit des presque inquiétants Lydia et Claude Bourguignon, microbiologistes des sols, que l'on voit fouiller la terre de Champagne pour en mesurer la fertilité, ou plutôt l'effarant degré de stérilité

consécutif à l'usage d'engrais. Il y a en effet une énorme impasse au bout de l'autoroute du progrès, du remembrement, des phosphates et de l'agriculture intensive : la terre ne suit plus, elle se meurt. Elle est organiquement malade. Chemin faisant, le spectateur est amené à travailler lui aussi en retrouvant dans *le Temps des grâces* l'écho de tous ces petits renoncements progressifs à la variété des goûts, dont nous nous sommes faits collectivement à la fois les complices et les dupes. Le cinéaste ne cultive pas tant

notre culpabilité qu'il encourage au pessimisme, tendance actif. Car c'est finalement davantage sur la dureté du constat et sur l'impuissance politique générale à le digérer que la potion de Dominique Marchais est amère.

«BIEN PUBLIC». Ce que *le Temps des grâces* oblige à regarder en face, c'est d'abord la nullité de la réflexion politique «du haut» comparée à la vitalité dialectique des débats engagés «en bas» et de leurs acteurs. Pour l'avenir, le film n'interdit pas de penser que cette indispensable pédagogie finira par s'imposer et peut-être s'opposer au désastre. L'époque classique à laquelle renvoie le titre est certainement révolue : le temps des

grâces, s'il a jamais existé, n'a rien à voir avec une pastorale mythologique. Il reste à en trouver la formule contemporaine, celle d'une harmonie moderne et pragmatique entre nos villes et nos champs, un équilibre du bienfait mutuel. Si, effectivement, «la terre est un bien public», comme l'expose un intervenant, alors la ville l'est aussi et les champs ou pâturages appartiennent aux citadins comme les rues et zones industrielles aux paysans. C'est cette responsabilité réciproque qui fait défaut dans la conscience générale et que les politiques refusent d'articuler.

Le film interroge aussi ce qui reste de la fonction de lien entre générations longtemps assurée par cette « campagne » dont nous provenons tous peu ou prou : elle disparaît également en tant que lieu de contact par où s'échangeaient une culture, des symboles ou des chansons, comme le rappelle le cinéaste, animé d'un certain culot folk, lorsqu'il cadre dans la longueur un petit chœur chenu qui entonne à l'improviste une ritournelle immémoriale mais totalement oubliée. *Farrebique?* Georges Rouquier? N'était-ce pas 1946? Il y a comme une éternité du temps paysan qui résiste à tout, une chaîne immortelle à laquelle *le Temps des grâces* apporte, en dépit des calamités, son maillon inestimable.

OLIVIER SÉGURET

Le Monde

Mercredi 10 février 2010

L'agriculture industrialisée, le progrès sans contrôle

Le Temps des grâces

VOICI UN FILM qui rend intelligent. Vous y entrez par un petit bout : la crise des petites exploitations agricoles en France. De là, une vaste et passionnante opération de dépliage se produit, qui embrasse dans un même mouvement l'histoire, la géopolitique, la science, l'urbanisme, l'économie, la littérature, la théologie, questionnant de manière neuve, à la fois globale et extrêmement précise, le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Ancien critique de cinéma aux *Inrockuptibles*, le réalisateur, Dominique Marchais, a sillonné la France pour filmer ses paysages et donner la parole à une large palette d'interlocuteurs : agriculteurs, ingénieurs agronomes, chercheurs, intellectuels... Avec eux, il relie un écheveau de pro-

blématiques ayant trait à l'agriculture française contemporaine qui sont habituellement appréhendées comme autant de questions autonomes : uniformité plane des paysages agricoles, uniformisation et perte du goût des aliments, disparition des petites exploitations, développement frénétique des zones pavillonnaires, pollution chimique, élevage hors-sol, exploitation du Sud par le Nord...

Une question conduit à une autre et chacune résonne finalement avec toutes. C'est ce qui rend le film impossible à résumer, et qui incite, pour donner une idée de ce qui s'y joue, à citer un exemple : le bocage. Sa destruction, engagée de longue date pour cause de rentabilité économique, constitue un désastre paysager et écologique. Son inexorable disparition, un temps freinée par le contrat territorial d'exploitation,

a repris en 2007 avec l'abolition de celui-ci. Mais comment reconstruire un paysage de bocage, même avec des subventions, alors que de nouveaux lotissements essaient tous les jours sur tout le territoire ? Rien de durable ne peut s'envisager, comprend-on à l'issue de ces deux heures d'exposé, sans une refonte globale du système économique et politique dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Destruction du sous-sol

Le film ne fait pas le procès de la modernité. Il revient au contraire sur les raisons sociales qui ont conduit à l'industrialisation de l'agriculture, et sur le progrès que celle-ci a constitué pour les paysans et pour l'ensemble de la population dès la fin du XIX^e siècle, puis, de manière accélérée, à partir des années 1950. Il pointe en revanche, avec beaucoup de

pédagogie, l'impasse à laquelle elle a conduit. La destruction du sous-sol qui en a résulté se traduit par le fait que l'espérance de vie d'une vigne, qui était jadis de 100 ans, s'est réduite à 40 dans le meilleur des cas, souvent 25. Quand on sait qu'une vigne ne commence à produire du bon vin qu'à partir de 20 ans, on peut sans exagérer parler de drame.

Rendre la terre fertile à nouveau, retrouver un équilibre écologique doit passer par une volonté politique assez forte pour s'opposer aux lobbies agrochimiques. Comme le résume une microbiologiste : « *Le microbe travaille gratuit. Le vivant n'est pas brevetable. Le durable n'est pas rentable. La nature a une gratuité qui est gênante aujourd'hui.* » ■

Isabelle Regnier

Documentaire français de Dominique Marchais. (2h03.)

CINÉMA

La terre vue de la terre pour voir le pays autrement

Dominique Marchais filme la terre, les paysans, un monde vivant entre évolution et révolution. Une analyse filmique passionnante, une aventure singulière.



Le Temps des grâces nous emmène vivre deux heures en intelligence avec l'agriculture, son histoire et ses possibles devenirs.

LE TEMPS DES GRÂCES,
de Dominique Marchais.
FRANCE. 2H03.

Des maisonnettes aux toits rouges alignées le long d'une route comme des baies sur leur tige. Au loin, le ruban bicolore des champs qui se perd à l'horizon, puis l'immensité des blés et leur cascade d'or que déverse la moissonneuse-batteuse. Le documentariste Dominique Marchais a planté sa caméra dans les campagnes de France, au cœur de leurs terres agricoles. Loin des points de vue surplombants ou esthétisants dont la distance aboutit parfois à la superficialité des fonds d'écran, nous allons à

son rythme vivre deux heures en intelligence avec l'agriculture, son histoire, ses possibles devenirs.

C'est à une analyse de ses mécanismes de fond que va procéder Dominique Marchais. Il en convoque bien sûr les paysages sous des angles singuliers. Surtout il questionne de bout en bout celles et ceux qui cultivent au plus près cette relation millénaire entre l'homme et un environnement qu'il n'a cessé de modifier. Paysans actifs ou retraités, mais également des chercheurs, un professeur d'agronomie, des microbiologistes ou encore un écrivain comme Pierre Bergougnoux, témoigneront au gré de géographies changeantes comme le ciel. Plaines sans fin de

Le documentariste a planté sa caméra dans les campagnes de France.

l'Yonne où veaux, vaches et luzerne ont disparu au profit des rendements céréalières, bocages du Limousin, terres à moutons des Causses, tourbières en constante érosion et qui pourtant recèlent l'humus salvateur de la fécondité des sols. Cette fécondité à laquelle toute une classe de jeunes ruraux dédiait après-guerre ses hymnes d'espérance. La voix de Bernadette Lebot et de ses amis des Jeunesses agricoles chrétiennes retraités à Ancenis en vibre encore. Là et

ailleurs on leur avait assigné la noble mission de « nourrir le monde ».

Ajoutons les machines agricoles du plan Marshall, la rupture historique que constituait la possibilité d'endettement, la force des tracteurs qui offrait à un paysan seul celle de six cents de ses devanciers, comme le souligne dans son parler magnifique Pierre Bergougnoux, natif de Corrèze. Suivront « trente glorieuses » agricoles célébrant l'engrais, sortie aujourd'hui amère d'une misère, d'un esclavage à quoi la terre et le bétail condamnaient souvent. Ici, on quitte la neige qui ploie les branches pour retrouver le soleil en Creuse. Plus loin, la pluie perle les fougères, rince les lames des machines.

Chaque situation nouvelle qu'installe Dominique Marchais contient des échos de la précédente, l'enrichit comme les bois de haies fragmentés nourrissent la fertilité des sols, assurent le retour de la belette qui se charge des campagnols dévoreurs de cultures. Dès la moitié du film germent ainsi recherches, réflexions et expérimentations susceptibles de contribuer à une « révolution agronomique » indispensable aux équilibres de l'écosystème. Révolution que ne souhaitent ni les lobbys agro-industriels ni les actuels responsables politiques.

De ce constat le chercheur en agronomie Matthieu Calame lance un appel à la puissance publique pour « analy-

ser l'état réel et se livrer à des évaluations », ce à quoi l'État se refuse aujourd'hui. Dominique Marchais s'en empare à sa place de cinéaste. Il documente, au sens plein, le réel, retrace ses cheminements, ouvre son objectif aux visées transformatrices. Lorsque près de la fin on passe Beaune en voiture, le flou qu'impose le défilement rend à l'abstraction les formes construites. Plus tard à peine, un troupeau de vaches filmées en contre-plongée légère semble, dans un halo de brume, à la lisière d'un effacement. Le son doux de leur souffle, de leurs ruminations, le craquement sec du sous-bois prolongent nos pensées au fil du générique.

DOMINIQUE WIDEMANN

Mirages et doutes du monde agricole

Dominique Marchais filme les transformations de nos campagnes, questionnant avec délicatesse notre rapport à la ruralité

LE TEMPS DES GRÂCES ★★
de Dominique Marchais
Documentaire français, 2h03

Ils ont encore des étincelles dans les yeux, les vieux paysans d'Auvergne ou du Berry, lorsqu'ils évoquent la modernisation de leurs campagnes. L'arrivée des machines et des engrais dans les années 1950 et la fantastique

hausse de la productivité et des rendements qui s'ensuivit. Avec respect et une certaine pudeur, le réalisateur Dominique Marchais donne longuement la parole à des agriculteurs, jeunes ou anciens, qui évoquent le passé et les évolutions de leur métier. D'un point de vue esthétique, il a choisi d'inscrire les hommes dans leurs paysages, filmant avec lenteur les bocages et les troupeaux, tout comme les grandes exploitations zébrées de pylônes électriques et la rutilance des machines agricoles. Il s'attarde également sur les visages, qui dessinent eux aussi des paysages complexes. S'y lisent les rêves passés et la mélancolie d'aujourd'hui, la fierté d'avoir arraché à la terre plus que son fruit et l'inquiétude devant les

conséquences de ce geste prométhéen.

Ce vacillement, ce léger vertige, Dominique Marchais a réussi à les saisir. Il partage le doute qui taraude ces « exploitants » devant l'éreintement des sols, la destruc-

La fierté d'avoir arraché à la terre plus que son fruit et l'inquiétude devant les conséquences de ce geste prométhéen.

tion des paysages, les contraintes toujours plus grandes de la course au rendement. Cette interrogation est filmée avec empathie, sans recherche simpliste de coupables, ni

procès d'intention. « On a été pris dans un mouvement sans avoir trop posé de questions là-dessus », reconnaît un agriculteur. Était-il possible d'y résister ? Le documentaire laisse planer l'interrogation. Avec délicatesse, *Le Temps des grâces* dessine cependant d'autres possibles. Il invite à une prise de conscience citoyenne du rôle social, environnemental et paysager de l'agriculteur. Sans jouer sur les craintes catastrophistes, Dominique Marchais parvient à souligner une double urgence : inventer un nouveau rapport à notre agriculture et refonder notre imaginaire rural. Entre être esclave ou maître de la nature, il existe un entre-deux, propose-t-il, devenir son partenaire.

ÉLODIE MAUROT

LE TEMPS DES GRÂCES

de Dominique Marchais

Sur les conditions de travail des agriculteurs en France, un documentaire magistral.

Le sujet du premier film de long métrage documentaire de Dominique Marchais n'a de lien qu'apparent avec la somptueuse et récente trilogie de Raymond Depardon sur la paysannerie française (*Profil paysans*). Là où le photographe-cinéaste s'attachait à décrire l'aspect humain et quotidien de la fin de l'artisanat agricole dans les régions de moyenne montagne, Dominique Marchais, lui, dresse un état des lieux plus général et exhaustif (variété des exploitations, des régions, des types d'agriculture et des expertises proposées), géographique, sanitaire et politique de l'agriculture française depuis la fin de la guerre.

Pourtant le fil conducteur et narratif, qui donne peu à peu sa forme au film, est apparemment le même que celui de Depardon, puisqu'il s'agit de la parole. C'est l'interview qui guide la respiration du film et son montage, la parole de ces agriculteurs mais aussi des agronomes, biologistes et politiques que le documentariste a rencontrés dans tous les coins de l'Hexagone, et qui racontent, à travers leur histoire, leurs études, l'histoire d'un pays qui a peu à peu épuisé (au sens propre) sa terre à force de l'exploiter, de la surexploiter depuis la fin de la guerre, dans un effort de croissance alors légitime et général (le film se garde bien de faire des paysans les boucs émissaires de la pollution des sols). Et qui, du jour au lendemain, doit trouver des solutions à ces problèmes cruciaux.

C'est le premier aspect du film, essentiel, traité avec un souci méticuleux (la haie comme héroïne de la planification et de la



sauvegarde du paysage et des sols) et scientifique très fort, tout en demeurant toujours accessible et passionnant (on comprend tout, par exemple, aux tenants et aboutissants de la politique agricole européenne commune depuis cinquante ans – ce qui n'est pas, avouons-le, une mince affaire). Certaines scènes sont d'une grande force en elles-mêmes, comme les interventions de ce couple d'agronomes qui, "éprouvettes à la main", nous montrent combien la terre est aujourd'hui vidée de toute substance mais qu'il est possible de la régénérer en un temps record pourvu qu'on s'en donne les moyens. Mais le plus souvent, c'est la richesse et la dynamique du montage, sa logique intrinsèque, manifestement orchestrée par les images et par la parole, qui frappent et forcent l'admiration.

Enfin, il est impossible de ne pas voir dans *Le Temps des grâces* une métaphore du cinéma français – les problèmes d'un jeune cinéaste à percer dans un paysage cinématographique qui peut paraître infertile, où l'artisanat et la petite exploitation ont toujours prévalu – et

de la France en général, vieux pays de culture qui ressemble soudain à une terre stérile et étouffante, où les idéologies de droite ont caché les vrais enjeux et les véritables dangers, et empêché le retour du printemps. Comment tracer son chemin dans un paysage dévasté et sans vie, où la grande industrie semble tout dominer, tout tuer ?

C'est en cela que ce film, aux beautés classiques, gagné parfois par la nostalgie d'un âge d'or perdu (l'intervention impressionnante du philosophe Pierre Bergounioux), mais qui ne cherche jamais à dramatiser à l'excès la situation, apparaît à la fois comme l'antidote implacable aux grandes fresques catastrophistes des Hulot-Perrin-Arthus-Bertrand, et comme la douce réponse d'un jeune cinéaste à l'un de ses plus brillants anciens, Raymond Depardon : un avenir radieux (plus écologique, plus attentif à la qualité et à la sauvegarde des paysages) est encore possible.

Jean-Baptiste Morain

La clé des champs

Les ravages de l'agriculture intensive sur la nature et les paysans. Eclairant.

LE TEMPS DES GRÂCES DE DOMINIQUE MARCHAIS



Il y a dix ans encore, la faucille et le tracteur n'intéressaient pas les cinéastes. Puis des films se sont mis à pousser, le monde agricole devenant presque un genre, en même temps qu'un sujet politique. Comparé à la trilogie *Profils paysans*, de Depardon, *Le Temps des grâces*, premier long métrage de Dominique Marchais, est davantage tourné vers l'avenir. C'est une enquête, patiente, butineuse. Une déambulation à travers champs, qui passe par l'Yonne, la Creuse, l'Indre.



DERRIÈRE LA COLÈRE, UN HYMNE À LA BEAUTÉ.

Ce sont d'abord des agriculteurs qui témoignent. Ils racontent comment le nombre des exploitations a fondu avec les années, comment leur métier s'est transformé et a lui-même transformé la nature, la modification du paysage entraînant un déséquilibre de l'écosystème.

Aux agriculteurs s'ajoutent des paysagistes, des chercheurs, des ingénieurs agronomes, dont Claude Bourguignon, tempérament bien connu des vignerons. Tous pointent les ravages de l'agriculture intensive, le vieillissement précoce des sols, les effets désastreux de la disparition des haies. De coups de colère en analyses lumineuses, le film se fait militant, sans négliger sa vertu première : une célébration sentimentale de la campagne.

Car *Le Temps des grâces* est un film beau à voir, qui rappelle de loin l'écriture photographique de Jean-Loup Trassard. Qu'il s'agisse d'un pâturage traditionnel ou d'un champ parsemé de pylônes près d'un aéroport, une même poésie affleure. Le grand écrivain Pierre Bergounioux intervient à plusieurs reprises. L'entendre, avec sa langue arborescente, retracer des souvenirs, dire les paroles et les gestes qui se sont perdus, tout en ayant conscience de l'écueil passéiste, est un bain de jouvence. Le réalisateur cherche lui aussi, cerne, puise dans tel bocage ou tel chemin, sous un tunnel de verdure, ce qui ressemble à un sens caché. Il y a quelque chose du sourcier chez Dominique Marchais. **JACQUES MORICE**

Documentaire français (2h03).

Mercredi 10 février 2010

LE SILENCE DE LA TERRE

« Le Temps des grâces »

de Dominique Marchais

Je dois avouer que l'idée de m'engouffrer deux heures durant dans une salle de cinéma en compagnie de paysans de la Beauce ou du plateau de Millevaches me motivait autant qu'aller assister à un meeting de Jean-Paul Huchon. J'avais tort. Pas pour Huchon, mais pour les paysans et ce documentaire envoûtant, réalisé par Dominique Marchais, balade mélancolique mais pleine d'espoir au cœur d'un paysage français ravagé par l'uniformité et le productivisme.

Si l'on veut expédier ce *Temps des grâces* et le réduire à une catégorie critique commode, on dira de lui qu'il s'agit d'un documentaire engagé sur l'espace peau de chagrin laissé aux paysans de France. Charge sévère contre les méthodes de l'agriculture moderne, qui privilégie la rationalisation et l'esthétique proprette de nos bocages façon jardin français, rejoignant partout cette opposition puritaine entre le foisonnement malin (la forêt, repaire des Ténébres) et le désert divin, *Le Temps des grâces* dépasse très vite le constat amer d'une agriculture en péril et, surtout, évite deux écueils majeurs : d'un côté, le syndrome Arthus-Bertrand, mélange de condescendance (« toi, petit d'homme, préserve la Terre ! ») et d'alarmisme terrassant, de l'autre, le discours nostalgique du type c'était mieux avant.

Plutôt que de dérouler *ad libitum* les preuves avérées d'une catastrophe écologique dont l'origine remonterait aux années 1950 (exode rural, industrialisation de la

production), Dominique Marchais prend de la hauteur en même temps qu'il déplace très vite son film sur le terrain d'une pensée féconde grâce aux interventions passionnantes d'écrivains, d'ingénieurs agronomes et autres microbiologistes, lesquels finissent par traduire en termes universels des problèmes que l'on pensait inaccessibles aux candides. Où l'on parle d'une vigne comme d'un être vivant qui, après cinquante ans de bons et vineux services, rend l'âme ; où l'on découvre les ressorts idéologiques qui président à la formation des jeunes agriculteurs, experts en dosage d'engrais mais ignorants de cette « *logique du vivant* » qui fascinait tant François Jacob ; où l'on s'interroge sur la difficulté du politique à penser au-delà de quinze ans.

Sans jamais céder sur la complexité des problèmes, ni sur un vocabulaire scientifique dont on découvre peu à peu l'étendue et la poésie (après tout, *La Couleur de l'argent*, de Scorsese, a su passionner même ceux qui n'avaient jamais touché une canne de billard), le film de Marchais accomplit ce que la plupart des récents blockbusters écolos (Gore, Arthus-Bertrand, Hulot and co) avaient manqué. Quelle vision de nos sociétés et de l'avenir se profile derrière ces méthodes industrielles qui sapent l'agriculture et la biodiversité ? Pourquoi la gratuité (formule géniale de Lydia Bourguignon : « *Le monde vivant n'est pas brevetable. Le microbe, lui, travaille gratuit !* ») nous pose-t-elle un problème ? L'exploitation du *Temps des grâces* souffrira sans doute d'un *a priori* austère, mais ceux qui franchiront le pas succomberont sûrement au charme de son intelligence. **Jean-Baptiste Thoret**

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

mercredi 17 février 2010

Flouf!

Il chante la terre

CE sont des choses qu'on croit connaître, au fond. Ces agriculteurs à la retraite qui se souviennent des années 60, où on leur avait donné pour mission de « nourrir la France » et de « nourrir le monde ». C'étaient des temps soulevés par une « espérance prodigieuse », dit l'écrivain Pierre Bergounioux, qui rappelle qu'« un tracteur c'est cinquante chevaux, un cheval-vapeur représente le travail de douze hommes, ce qui fait qu'un petit paysan de soixante kilos juché sur le siège d'un tracteur a à sa disposition la force de 600 hommes, j'imagine le sentiment d'ivresse dont on a dû se sentir gagné lorsque subitement c'est à peu près à armes égales qu'on a livré bataille avec la vieille terre lourde... » Cette aspiration des paysans à vivre enfin comme les autres, « on est des citoyens comme tout le monde, on veut nos vacances, on veut du temps libre, on veut un cadre de vie, on veut un niveau de vie, le prix du lait n'ayant pas augmenté on s'est industrialisés pour faire des économies d'échelle... » Et puis cette impression de basculement, « on l'a fait le progrès, maintenant on est en train de le dévaster ». Ces villages qui se vident à cause des exploitations devenues géantes et de la mécanisation, « maintenant on peut faire 250 hectares à une seule personne ». Les sols à bout de souffle : « On a tué 90 % de l'activité biologique des sols. » Cette campagne qui n'en est plus vraiment une, dévorée par



les zones commerciales, les pylônes électriques, « un département comme le nôtre perd 2 000 hectares par an en lotissements ».

Dans son film « Le temps des grâces », le réalisateur Dominique Marchais ne se contente pas du constat et de la déploration. Au lieu d'un simple kaléidoscope de points de vue, il nous donne à voir, grâce à ses nombreux intervenants, de la complexité, de l'intelligence en action. Et un peu d'espoir...

Si les agronomes sont pessimistes, en effet, ils ne sont pas désespérés. Il est possible, dit le microbiologiste Claude Bourguignon, de faire revivre les sols en replantant à bon escient des haies car, on l'apprend, c'est grâce au « bois raméal fragmenté » que les sols stockent eau, humus et champignons. Il est possible, dit l'agronome Marc Dufumier, de comprendre que la vocation agricole de la France « ne consiste pas à faire du dum-

ping à l'égal des paysans pauvres de la planète, mais, grâce à sa grande diversité de terroirs et à ses conditions qui permettent des produits de grande qualité, de bien nourrir les gens ». Il est possible, dit l'agronome Mathieu Calame, de lever les obstacles à l'installation de jeunes agriculteurs en donnant « le pouvoir aux communes sur le foncier ». Tout est possible, dit le paysagiste Michel Corajoud, à condition que « les urbains prennent à bras-le-corps la question de leurs campagnes » et que se réconcilient ces deux mondes.

Si jamais des lycéens destinés à se morfondre en école de commerce allaient voir ce film, et comprenaient que se joue là, dans les campagnes, une formidable partie, tout un monde à régénérer, des grâces à retrouver, un avenir à réinventer, une urgence, ce seraient les cours de marketing qui se retrouveraient en voie de désertification. Un doux rêve...

Jean-Luc Porquet

Paysage intérieur

POLITIS | « Le Temps des grâces » est votre premier documentaire et votre premier long-métrage. Pourquoi avoir choisi la campagne et l'agriculture pour sujets ?

Dominique Marchais | J'ai grandi dans un département céréalière, l'Eure-et-Loir. Mes grands-parents maternels étaient agriculteurs, mais faisaient de la polyculture et de l'élevage, ce qui, dans cette région, a disparu. Du côté de mes grands-parents paternels, on faisait du négoce en grains. Ce fut mon expérience directe : céréalière, commerçante. J'ai un frère aîné qui a choisi la voie agricole. Faire ce film, c'était renouer avec une part de ma culture familiale, même si ce n'était pas l'intention première.

Quelle était-elle ?

Plus le temps passait et plus je ressentais douloureusement l'évolution des campagnes. Je me suis dit : il faut que je m'y mette ! Pour comprendre véritablement ce qui s'est produit. J'avais aussi besoin de saisir quelque chose de mon rapport au paysage, à l'agriculture et au passé. Le film avait à mes yeux vocation à tout embrasser. Il fallait que je fasse ce film peut-être pour désamorcer quelque chose de ma peine.

Si vos préoccupations impriment le film, vous ne faites jamais obstacle entre celui-ci et le spectateur. Avez-vous été influencé par la démarche d'un documentariste en particulier ?

Le monument, pour moi, c'est, non pas Raymond Depardon, mais Marcel Ophüls. Qui traite sa propre personne de manière très différente de ce que j'ai pu faire, mais il s'agit au final de s'intégrer dans le récit, de jouer de soi comme d'un personnage ou d'une fonction. Je ne suis jamais gêné par l'ego d'Ophüls. Sa présence dans ses films est très écrite, très mesurée, très ponctuelle, elle apporte de la tension. J'ai pensé à lui tout du long de la réalisation du *Temps des grâces*.

Le rapport au paysage est l'un des ressorts du film...

Oui, j'avais ces questions en tête : quelle importance le paysage peut-il avoir sur sa propre conscience de soi ? En quoi les modifications du paysage



Dominique Marchais pose un regard personnel et documentaire sur le monde agricole français et ses bouleversements.

nous affectent-elles ? Pourquoi certains individus en sont-ils affectés alors que d'autres y sont moins sensibles ? Ce sont des interrogations qui restent mystérieuses pour moi. Elles sont liées à la question du point de vue. Daniel Calame, qui est éleveur dans l'Indre, en parle dans le film. Il dit très bien que, lorsque le paysage est un outil de travail, il est très difficile de prendre en compte sa dimension esthétique et même ses changements : on ne les voit pas. Il dit que c'est par le point de vue des citadins que les agriculteurs

se rendent compte de ce que devient leur espace de vie.

L'état des sols est bien entendu un autre des fils directeurs du film...

Oui. J'avais le sentiment que le sol était le refoulé de la période 1945-1975, dite des Trente Glorieuses, et de la modernisation agricole. Pendant cette période, le milieu agricole a désappris tout un tas de savoirs empiriques sur le sol. Or, on pourrait dire qu'aujourd'hui le sol « revient ». Beaucoup d'agriculteurs s'en rendent compte, en particulier dans les grandes cultures, parce que les rendements stagnent. Plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs arrêté les labours, qui sont très destructeurs de la matière organique.

Les agriculteurs qui apparaissent dans « Le Temps des grâces » s'interrogent sur ce qu'ils ont fait...

Les années 1945-1975 sont méconnues en France. Elles sont surtout connues par ceux qui les ont vécues, mais habituellement ils n'en témoignent pas. Le travail incroyable accompli pendant trente ans par les agriculteurs, qui sont maintenant à la retraite, est méconnu et leur est même

reproché. Ils sont désignés comme les coupables, ceux qui ont tout détruit. Je crois qu'il est nécessaire de les entendre parler de leur vie, de ce que furent leurs difficultés, de leurs conditions de travail, des exigences qui pesaient sur eux... Les impératifs de souveraineté alimentaire, du plan Marshall, ou de la première politique agricole commune pouvaient tout à fait se justifier. L'erreur d'aiguillage a eu lieu ensuite, au début des années 1970. Les objectifs initiaux étaient remplis et, pourtant, la logique productiviste est restée. Faire ce travail d'histoire est indispensable pour savoir dans quelle direction il faut aller.

S'il y a de la nostalgie dans le film, elle n'est pas dirigée contre le présent ou l'avenir...

La nostalgie nécessite d'être analysée et délimitée. Pourquoi et comment se construit-on un âge d'or ? La nostalgie peut produire de l'utopie, à condition d'être interrogée. Réfléchir sur ce qui est parti, sur ce qui ne reviendra pas, c'est aussi réfléchir à ce qui a été conservé, à ce qu'il conviendrait de conserver, à ce qu'on a besoin d'inventer et de réinventer. Le film ne plaide certainement pas pour un retour à la bougie !



Le Temps des grâces de Dominique Marchais

Amère nature

par JEAN-SÉBASTIEN CHAUVIN

Pour réaliser *Le Temps des grâces*, qui se présente d'abord comme une sorte d'état des lieux de l'agriculture française à un instant t de son histoire, Dominique Marchais a sillonné de nombreuses campagnes françaises, interrogeant plusieurs acteurs essentiels de la vie agricole. Il est manifeste qu'il a pris son temps, plusieurs mois, plusieurs années sans doute, car le matériau qu'il nous livre aujourd'hui est riche, ciselé, pénétrant. Sur près de 2 heures, le film fait le récit éclairé d'une situation qui, si elle n'était pas soustendue par la tonicité et l'intelligence des intervenants, inciterait au pessimisme.

Pour filer la métaphore végétale, *Le Temps des grâces* germe littéralement et révèle peu à peu ses floraisons. Rares sont les documentaires qui élargissent à ce point leur horizon, refusent de s'en tenir au caractère singulier de leur sujet mais l'ouvrent au contraire à des dimensions plurielles. C'était le cas d'un cinéaste comme Johan Van der Keuken qui, dans *I Love Dollars*, multipliait les images et les points de vue pour ren-

dre compte de la complexité du système libéral devenu fou. Le film de Dominique Marchais est explicitement construit comme une arborescence, partant de la graine (la situation concrète de différents agriculteurs, les contraintes et changements auxquels ils sont soumis) pour lentement s'élever du sol et livrer une vision synoptique. Durant les premières 45 minutes, on pense avoir affaire à un documentaire classique sur la fragilité du métier de paysan, la tension entre l'artisanat et l'industrie, la façon dont certains s'adaptent à la nouvelle donne, en ayant deux métiers à la fois par exemple. Mais très vite on est frappé par la lucidité des constats, l'absolue clarté avec laquelle chaque interlocuteur pense son ouvrage et jauge sa situation. Par son montage qui laisse la part belle à la parole, le film prend ainsi le temps de poser les bases nécessaires à la compréhension du récit à venir.

Le projet de Dominique Marchais est aux antipodes de la dimension affective et intime qui, a contrario, était celle de Depardon sur le premier et magnifique volet de sa trilogie *Profil paysans, L'Approche*. La vision d'une paysannerie recluse,

souvent taiseuse et s'approchant dangereusement de la mort, la matière même d'une temporalité qui était moins celle de l'agriculture que celle de la vieillesse, a laissé place, dans *Le Temps des grâces*, à un flot de paroles analytiques, à des hommes qui réfléchissent à leur inscription dans une échelle globale. C'est là que tout se joue, dans ce qui, d'un intervenant à l'autre, semble récurrent : l'impossibilité d'exister au-delà de considérations mondialisées, de se penser en dehors d'une superstructure cannibale qui trouve son origine dans la révolution industrielle.

Si le film n'était que cela, il serait déjà très bien, mais ne provoquerait pas cet ébranlement métaphysique qui peu à peu nous saisit. Une puissante lame de fond grossit en sourdine, tenant à cet élargissement de l'horizon (d'ordre économique, historique, ontologique), aux ramifications inquiètes qui se dévoilent et suscitent des interrogations plus vastes et troublantes que la seule question de la place des paysans dans l'économie. Dominique Marchais s'est entretenu avec des cultivateurs, des éleveurs, mais aussi avec des agronomes, des microbiologistes, des économistes, un paysagiste, un écrivain. Leurs questionnements et leurs réflexions saisissent d'un coup par l'ampleur du gouffre qu'ils ouvrent sous nos pieds. Tous, du paysan à l'écrivain, sont les spécialistes attentifs d'une rupture qui a lieu sous nos yeux et que pourtant on semble ne pas voir : en l'espace d'un siècle, le détachement progressif de l'homme vis-à-vis de ses racines naturelles, qui rend de plus en plus incertaine sa relation au vivant.

Ainsi *Le Temps des grâces* dépasse le démontage savant des rouages industriels et de ses attaques répétées contre la nature (on y apprend que l'activité biologique des sols européens est morte à 90 %), se porte au-delà de cette vue synoptique sur les choses (du ver de terre à la concurrence mondiale) pour former une puissante dialectique. Cette accumulation de visages et de paroles n'a pas pour seule fin de sortir d'une représentation folklorique de la paysannerie. Dominique Marchais ne montre de toute façon pas le travail en lui-même, et certes pas le labeur matinal ou la pénibilité de la vie aux champs. Au contraire, en cadrant ses intervenants de très près, en réduisant au minimum l'arrière-plan qui d'ordinaire ne sert qu'à donner une touche d'authenticité aux personnes interrogées, et en s'approchant parfois si

près des visages que ceux-ci manquent de sortir du champ, le cinéaste dessine les contours d'une véritable philosophie de la nature.

Ce qui est à l'œuvre ici, à travers ce collectif d'intervenants, c'est une réflexion profonde et cohérente sur un élément qui semble d'abord être une évidence, un acquis que l'on ne questionne plus : le paysage. Les entretiens sont souvent entrecoupés de petites troupées de verdure, ce qui se fait communément dans un montage pour laisser respirer le film et le spectateur. Mais ces plans d'une nature domestiquée dépassent leur caractère purement rythmique ou décoratif pour entrer en correspondance avec les dires des uns et des autres, et indiquer à quel point, lorsqu'on regarde un champ de blé, un petit chemin sous les arbres, des vaches qui paissent dans l'herbe humide, aussi émouvantes et champêtres soient ces images, on ne voit rien. Dépasser le visible, le pur présent, pour plonger tout à la fois dans nos racines les plus anciennes et questionner l'avenir que l'on désire, dépasser la surface des choses pour comprendre ce qu'elles cachent ; cette vigne par exemple, en apparence bonne santé mais qui n'en a plus que pour quelques années à produire du bon vin à cause de l'appauvrissement de sa terre. Le film charrie un véritable idéal politique, jamais vindicatif ou dogmatique, nous montrant que derrière la beauté ordonnée d'un paysage de pavillons et de champs savamment découpés en aplat

de couleurs, règne une effrayante désorganisation du vivant.

Les lotissements qui fleurissent çà et là au milieu de vastes étendues nous rappellent ce que dit, à un moment, l'un des intervenants : là où l'on construit, il n'y aura plus jamais d'activité agricole. Mais ces petites maisons toutes semblables, qui répètent les mêmes motifs et sont sagement alignées côte à côte, sont aussi le signe visible d'un appauvrissement de la diversité (ce que, concernant la nature, l'œil profane ne voit pas) et de l'uniformisation du monde qui est au cœur de la folie industrielle. Dans le dernier plan, la nature, muette et paisible, noyée dans la brume, ressemblerait presque à un fantôme, une apparition des temps anciens où le monde n'avait pas encore été transformé. Manière de donner au film une touche finale moins nostalgique que profondément inquiète et suspendue, comme si cette image fragile, cousue dans la trame mystérieuse du monde, risquait de disparaître à tout instant. ■

LE TEMPS DES GRÂCES

France, 2009
Réalisation : Dominique Marchais
Scénario : Dominique Marchais, avec la participation de Stéphane Malandrin
Production et distribution : Capricci Films
Durée : 2 h 03
Sortie : 10 février



par Guillaume Allary

C'était mieux avant!

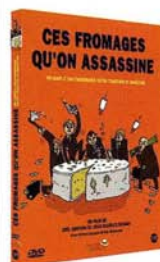
En terminant de visionner *Le Temps des grâces* de Dominique Marchais, un réquisitoire implacable sur les errements productivistes de l'agriculture française depuis cinquante ans, j'en venais à exprimer presque tout haut cette forte devise réactionnaire: « C'était mieux avant! » Depuis des années, chaque fois que j'arpente les plaines de la Beauce ou le rayon alimentation d'un supermarché, j'aime un peu moins le progrès, mais ce sentiment restait interdit. Trop réac, trop antimoderne, limite fasciste. Et puis, en ce début d'année, deux documentaires l'ont libéré: *Le Temps des grâces* donc, et *Ces fromages qu'on assassine*, version fromagère du premier où un critique gastronomique nous met en garde contre la lame de fond de l'industrie laitière en train de balayer nos saveurs et savoir-faire d'autrefois. Ah! ça fait bizarre de tenir des propos pareils... Mais tous ceux qui préfèrent le brie de Meaux fermier au brie pasteurisé de supermarché et ne veulent pas confondre le Saint-Môret avec du chèvre frais fermier peuvent me comprendre, et oser défricher avec moi les terres de la réaction. Allons dans le Perche ou dans le bocage corrézien (des paysages qui n'ont presque pas changé depuis les années 50): c'est quand même plus excitant que les champs à perte de vue de la Beauce et de l'Oise (deux régions qui ont compris qu'il fallait abattre les haies et regrouper les parcelles pour faciliter le passage des machines agricoles et augmenter le rendement)! Allons en Ardèche du nord chez l'épicier du Cheylard (celui, en surplomb de la grande place, qui n'a presque pas changé depuis les années 50) où l'on peut trouver légumes, crème de marrons, fromage blanc, miel et saucisson de la vallée de l'Eyrieux: c'est quand même mieux que le Leclerc d'à côté où l'on ne peut pas trouver un fromage de chèvre correct! Mieux pour le goût, mieux pour la vie économique de la région et même mieux pour mes finances puisque le rapport qualité-prix est bien meilleur sur un marché achalandé par des petits producteurs que dans un supermarché. En clair, l'industrie agroalimentaire et la grande distribution font payer le prix fort aux pauvres. Et ce n'est pas un bobo gavé de bio et la tête farcie au développement durable qui vous le dit mais un paysan, la larme à l'œil, dans *Ces fromages qu'on assassine*.

Vous pourrez toujours me répondre: mais le lait cru c'est dangereux et c'est pour cela que l'industrie pasteurise. C'est effectivement ce qu'on entend, sauf que les scientifiques de l'Inra disent l'inverse: si les industriels chauffent le lait, c'est d'abord pour des raisons économiques, et non sanitaires. Vous pourrez aussi me répondre: mais la France ne pourrait pas se nourrir sans agriculture intensive! C'est également ce qu'on entend, sauf que ce que mesurent les scientifiques depuis quelques années, ce sont les baisses de rendement de sols gavés de pesticides et d'engrais depuis quarante ans. À force de tirer sur la corde, les terres cultivables s'épuisent, meurent. Il y a quarante ans, une vigne vivait cent ans. Aujourd'hui, au bout de vingt-cinq ans, elle n'est plus bonne à rien et doit être arrachée, comme une vache qui a donné trop de lait, et qu'on envoie à l'abattoir.

Ce qui est émouvant dans le film de Marchais, c'est que ce constat implacable contre le productivisme est d'abord fait par les paysans eux-mêmes qui, par leurs silences gênés, par leurs soupirs, nous font comprendre qu'ils se sont fait avoir. Oui, ils ont cru en ces produits chimiques qui, les premières années, multipliaient par deux ou trois le rendement de leurs terres. Oui, ils ont accueilli à bras ouverts ce matériel agricole débarqué avec les Américains qui, aujourd'hui, désertifie leurs campagnes. Oui, ils ont cru à ces progrès dont ils se sentent aujourd'hui les victimes et, pire, les coupables. On a tendance à l'oublier mais cette génération de paysans aujourd'hui à la retraite labourait dans son enfance ses champs avec des bœufs. Ce sont eux qui ont révolutionné notre agriculture et nos campagnes. Ils sont l'histoire à cheval ou plutôt l'histoire sur un tracteur, aurait dit Hegel. Et c'est pour cela que les documentaristes, de Depardon à Marchais, les filment. Mais là où Depardon en reste à un regard essentiellement esthétique, Marchais, lui, met les pieds dans la tourbe et leur fait dire ce que seuls eux peuvent dire: c'était mieux avant. •



DAVID KONASZEWSKI/TRANSFUCE



CES FROMAGES QU'ON ASSASSINE
Joël Santoni et Jean-Charles Deniau
DVD ÉDITIONS MONTPARRASSE



LE TEMPS DES GRÂCES
Dominique Marchais
SORTIE EN SALLES LE 10 FÉVRIER

Le Temps des grâces

Bilan d'un grand cycle agraire

Pascal Binétruy



Fév. 2010

Le Temps des grâces devrait devenir l'un des films de prédilection de tous ceux qui s'intéressent aux mutations de l'agriculture, au modelage du visage des campagnes et aux choix de civilisation que nous avons faits. La raison en est aussi simple qu'audacieuse ; elle tient au fait que Dominique Marchais connaît très bien la complexité de cette évolution et ose la restituer sans rien simplifier, en interrogeant une vingtaine de témoins d'horizons divers, dont les analyses constituent l'ossature du récit.

La séquence d'ouverture, qui fait retour à la fin du film, est emblématique de la démarche. Un avion s'enfoncé à l'horizon et semble se poser sur une moisson. Quelques plans sur un lotissement venu heurter ce paysage céréalière hérissé de pylônes renforcent l'incongruité de l'implantation. La scène se passe à Roissy. Là où un documentariste comme Nikolaus Geyrhalter (*Notre pain quotidien*) se contenterait d'un choc visuel assez facile, Dominique Marchais problématise. De façon très subtile, grâce au montage qui parie sur l'intelligence et la mémoire du spectateur. Il procède par motifs (le bocage, la sélection des semences, l'état des sols), sans voix *off*, à partir d'entretiens. Peu à peu, les pièces du puzzle se mettent en place.

Filmé dans une voiture qui sillonne ses terres, Benoît Joubert, céréalière dans l'Yonne, précise qu'il exerce désormais un second métier. Planté au bord d'une haie, Daniel Calame, éleveur aux confins du Berry et du Limousin, évoque sa rencontre avec le bocage dont il a lentement compris la nécessité. Henri Baron explique l'agrandissement des parcelles et son corollaire : la disparition des chemins creux. À mesure que d'autres témoins relatent le grignotage des meilleures terres par l'urbanisation, le recours aux engrais chimiques pour compenser l'appauvrissement des sols et l'enrésinement des régions les plus pauvres, se dessine une cartographie de la campagne française et des choix auxquels elle a dû faire face. Les regards sont parfois contrastés ; mais,

qu'ils soient actifs ou retraités, la plupart des agriculteurs jugent sévèrement les orientations qui ont été prises au cours des Trente Glorieuses. Pierre Bergounioux synthétise avec émotion cette séparation d'avec le vieux monde, perpétuée par une paysannerie naguère fière de participer au « progrès » et qu'on accuse aujourd'hui d'avoir gâché les paysages, pollué les sols et les eaux, compromis le patrimoine naturel de l'humanité. Les microbiologistes et les agronomes (Lydia et Claude Bourguignon, Marc Dufumier) partagent le même constat et rappellent que les écosystèmes sont des équilibres fragiles qui doivent constituer la base de l'agriculture. Pour autant, *Le Temps des grâces* n'est ni un portrait à charge ni une évocation nostalgique. Loin du ton élégiaque de Depardon, il étreint le présent à bras-le-corps en dressant un état des lieux circonstancié qui permet de dépasser le manichéisme de rigueur dans les débats actuels. Car il ne s'agit ni de désigner des ennemis ni de déplorer une fatalité. Les pouvoirs publics ont d'ailleurs proposé des scénarios valorisant la qualité d'origine : ils ont été rejetés par les agriculteurs. Au fil des rencontres et de la densité des propos, les paysages de la Creuse, du Boischaut, du causse Noir ou du plateau de Millevaches qui défilent aux portières des voitures s'éclairent peu à peu. Quand le film s'achève là où il a commencé, aux portes de Roissy, on est alors en mesure de voir vraiment, c'est-à-dire de comprendre. Ce n'est pas le moindre mérite d'un film que de faire accomplir à un spectateur un tel trajet.

Le Temps des grâces

France (2009). 2 h 03. Réal. : Dominique Marchais. Image : Sébastien Buchmann, Olivier Jacquin, David Grinberg. Son : Camille Lotteau, Pierre Bompy, Baptiste Houssin. Mikael Barre. Mont. : Jean-Christophe Hym, Olivier Garouste. Prod. : Mathieu Lebègue, Thierry Lounas. Dist. : Capricci Films.